

Les Eglises fortifiées de la Thiérache

Le dimanche 2 Juin, les participants à l'excursion organisée par la Sylve se trouvent réunis à Coye-la-Forêt sur la place de l'église : un car les attend pour visiter les églises fortifiées de la Thiérache, programme alléchant bien qu'un peu mystérieux : des églises fortifiées, qu'est-ce donc ? et surtout pourquoi ?

A sept heures trente tapantes, le car, plein à craquer, s'ébranle en direction de Vervins, agréable petite ville située au cœur d'une région de bocages et de grasses prairies, la Thiérache, qui contraste avec les plateaux crayeux de la Champagne toute proche. Nous retrouvons la guide devant l'Office de Tourisme de la ville ; le programme initial prévoyait de commencer par l'abbaye de Saint-Michel : en ce dimanche matin, une cérémonie religieuse mobilisait l'église ; nous voici partis vers les églises fortifiées.

La guide s'empresse de nous éclairer, enfin partiellement ; en effet, on ne sait d'où vient le nom Thiérache, mais une bonne raison explique l'existence des églises fortifiées : l'Aisne, et en particulier les environs de Vervins, ont longtemps été des régions frontalières parcourues par des militaires de toutes origines, souvent mercenaires, qui se payaient sur le pays quand ils ne recevaient pas leur solde (et peut-être même quand ils la recevaient !). Au moment des guerres de religion, protestants et catholiques s'y affrontaient ; c'étaient des champs de bataille pour les Guise et les Condé ; ensuite les guerres entre la France et l'Espagne prolongèrent les souffrances des habitants. Les châteaux forts et les villes ceintes

de remparts manquaient. Rapines, pillages, viols et massacres, tel était le lot des malheureux villageois qui, à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, se mirent à fortifier leurs églises. Ainsi s'expliquent les caractéristiques de ces monuments : de gros donjons de briques rouges ou rosées (la région est argileuse) protègent un bâtiment plus ancien, souvent construit en calcaire blanc. Il ne s'agissait pas seulement de protéger l'église en tant que telle : en fait, elle servait de refuge à la population toute entière : sous les combles, une salle commune accueillait les habitants et même le bétail, contenait des provisions, un four à pain et un puits existant dans l'enceinte permettait aux villageois de subsister quelque temps. Grâce au tocsin, les autres villages se trouvaient prévenus de la présence des indésirables.

Toutes les églises que nous verrons se regroupent autour de la Brune. Notre première étape nous mène à Gronard, non loin de Vervins : deux grosses tours de briques flanquent l'entrée de l'église ; elles sont placées devant le bâtiment primitif plus modeste : les tours et les clochers sont couverts d'ardoises et le chevet est en pierre calcaire. Une statue de Saint-Thiou (Théophile) orne l'intérieur.

L'église de Prisées, étape suivante, se trouve placée en sentinelle au-dessus de la rivière ; un énorme donjon carré en briques, haut de 25 mètres, flanqué de deux tourelles, protège l'ensemble. A l'intérieur, les quatre étages permettaient de recevoir une centaine de combattants avec armes et provisions.

A Burelles, une surprise nous attend ; l'historien local, J.P. Meuret, auteur de différentes études sur les églises fortifiées guide un autre groupe. La rencontre se produit dans le cimetière (est-ce fortuit ?). Il accepte de nous présenter ce bâtiment qui, pour lui, est une sorte de mascotte ; il représente un résumé complet de ce que sont les églises fortifiées : un chœur construit en calcaire après la guerre de Cent Ans et un système défensif très élaboré datant du XVe et XVIIe siècles et parfaitement conservé. Il comporte un transept fortifié avec bretèche et une porte flanquée de tourelles. Les meurtrières sont disposées de telle sorte qu'il n'existe aucun angle mort. L'intérieur de l'église, comme c'est presque toujours le cas dans la région, ne présente pas d'intérêt majeur si ce n'est une clef de voûte sculptée du collier de Saint-Michel et une petite vierge noire, copie de celle de Liesse ; le guide nous raconte alors la légende suivant laquelle trois chevaliers partis pour la Terre Sainte et prisonniers des Egyptiens convertissent la fille du Sultan et lui offrent une statuette de la Vierge. Ils sont miraculeusement transportés dans leur pays et, une fois à Liesse, la statuette refuse d'en bouger, ce qui est à l'origine d'un pèlerinage le lundi de Pentecôte.

Après avoir grimpé dans la salle commune du premier, qui, bien sûr, servait de refuge, nous reprenons nos pérégrinations ; la route traverse Hary où nous apercevons une belle église fortifiée et des maisons à pans de bois, fréquentes dans le pays comme aussi en Champagne.

Plomion nous arrête alors. Une belle halle témoigne de l'importance commerciale que devait avoir le village dans les siècles passés ; des murs ont été bâtis pour fermer les intervalles entre les poteaux soutenant le toit : ils permettent de l'utiliser comme salle des fêtes ; peut-être faut-il y voir la raison de sa longévité... L'église, bâtie entièrement

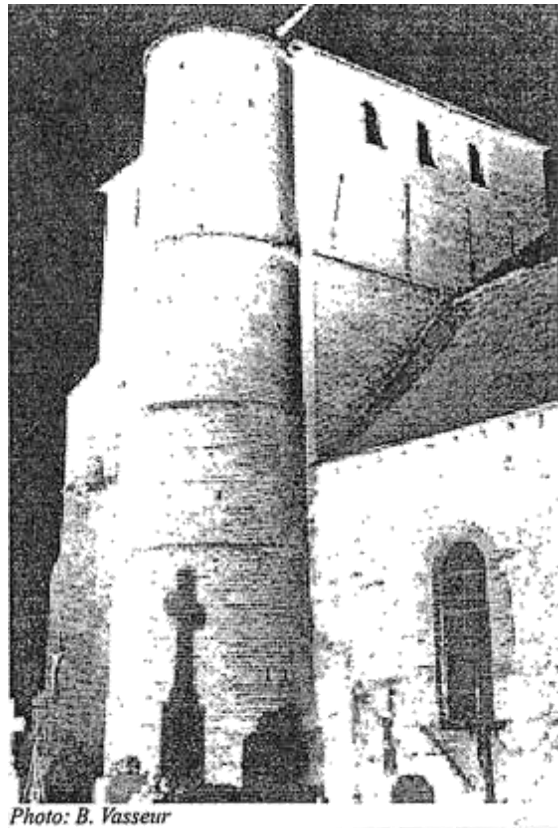


Photo: B. Vasseur

en briques, s'orne de dessins réalisés en briques vernissées de couleur noire. La façade est flanquée de deux tours et l'église possède un donjon carré.

On nous signale l'existence d'une importante colonie hollandaise dans la région attirée par le prix assez bas des maisons. Les indications touristiques sont souvent bilingues, français et flamand ! Cette présence hollandaise explique l'originalité de notre dernière étape : Jeantes. Des tours carrées, comme nous en avons déjà vu beaucoup, encadrent l'église ; l'intérieur, cette fois-ci, présente un intérêt puissant : il est décoré par les fresques du peintre contemporain Charles Eyck qui apporta son concours à la restauration de l'église entreprise par le curé Pierre Suasso de Lima de Prado. L'artiste y représente des scènes de la vie du Christ (1962). L'une, la "pêche miraculeuse" pleine de mouvement se trouve au-dessus des fonts baptismaux, construits dans la pierre bleue de Tournai (marbre ardoisier) ; ces derniers, qui datent du XIIe siècle, s'ornent de belles sculptures romanes.

Ensuite, cap sur Vervins où un bon déjeuner nous attend à l'Hôtel La Tour du Roy : cuisine raffinée et service soigné. Bien que nous arrivions avec un certain retard, tout est parfait. Le dépliant nous apprend que des personnalités nous y ont précédés, le Général de Gaulle et François Mitterrand, entre autres ...

L'après-midi nous amène dans un site bien différent : l'abbaye de Saint-Michel-en-Thiérache. Fondée à la fin du XII^e siècle par Ursmer qui voulait évangéliser les populations alentour, cette chapelle devint vite un sanctuaire réputé. Mais c'est à Herisinde, femme du vassal du comte de Vermandois, que l'on doit la véritable fondation de l'abbaye (942). Elle encouragea les moines à adopter la règle de Saint-Benoît. En 1542, un incendie ravagea le bâtiment. Le monastère retrouva une vie florissante au XVII^e siècle sous l'impulsion de Jean-Baptiste de Mornat, prêtre d'origine vénitienne, aumônier d'Henri IV et de Louis XIII qui, à partir de 1598, restaura les bâtiments et donna un nouveau dynamisme à la

vie monastique. Le résultat de cette évolution apparaît dans l'église qui offre une rare juxtaposition de styles : la façade ouest, inspirée par celle de Gesû à Rome, reprend les éléments classiques et baroques. La nef du XVII^e siècle raccorde cette façade au chœur gothique du XII^e siècle. L'influence italienne est présente jusque dans les détails architecturaux : par exemple, l'installation de tirants métalliques ancrés dans les murs extérieurs pour contrarier la poussée de la voûte sur ces murs : la présence d'arc boutants rend ce procédé inutile dans les églises gothiques. Le chœur, partie la plus ancienne de l'abbaye, offre le premier exemple connu de chapelles absidiales implantées à 45° par rapport au centre du chœur. Une grande rosace éclaire le transept nord et occupe presque tout l'espace de la façade. Ses 7,15 mètres de diamètre impressionnent par leur hardiesse ; les vitraux à dominante verte datent du XIX^e siècle. Cette rose comporte 46 oculi : ses douze rayons représentent les douze apôtres et au centre se trouve la Cène.



Photo: P. Dausse

Les bâtiments monastiques en briques à encadrements de pierre s'ordonnent autour d'une élégante galerie. Lors des travaux de restauration de la galerie Est, effectués en 1985, des vestiges médiévaux ont été découverts : il s'agit de l'entrée de la salle capitulaire datant du XIIe siècle et d'un fenestrage contigu en parfait état de conservation. En juillet 1987, un groupe d'étudiants écossais appartenant au chantier Concordia, découvrit des fresques, représentations iconographiques de la vie de Saint-Benoît. Ce thème, très souvent développé en Italie, reste très rare en France. La source de ces peintures se trouve dans un livre italien reproduisant les 24 gravures dues au burin du munichois Heinrich Stäcker, recopiées dans un style naïf. Les découvertes pourtant ne s'arrêtent pas là : en sortant de l'église, au revers de la façade, se trouvait une peinture adressée aux laïcs (et non aux seuls moines). La scène reste très incomplète, mais elle illustre clairement le triomphe de la mort (cadavres éviscérés, crânes et tibias), thème qui trouve son plein essor au XVe siècle. Cette fresque devait servir de "memento mon" pour les fidèles qui sortaient de l'église. Une inscription, restée jusqu'ici illisible, pourrait apporter des éclaircissements sur la peinture et confirmer l'appel à la conversion.

Après tant de détails historiques, voici la récompense finale : la présentation des grandes orgues de Saint-Michel par un organiste venu tout exprès de Paris pour nous en entretenir. Ce jeune homme maigre au visage émacié a lui-même l'air d'un moine (mais d'un moine ascétique, non pas

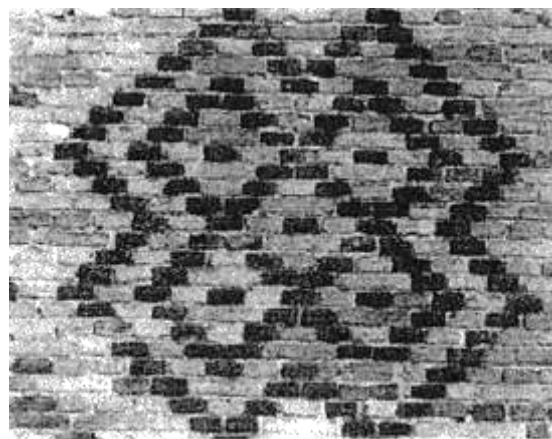


Photo: J.-P. Meuret

des bons gros moines des fabliaux médiévaux) ; il nous parle de cet instrument dû au facteur d'orgues Jean Boizard et réalisé en 1714. Cet orgue a échappé aux incendies qui ont fréquemment ravagé l'abbaye, à la Révolution, aux restaurations du XIXe siècle et enfin à la guerre de 1914. Il est difficile, sur cet orgue, déjouer autre chose que la musique pour laquelle il a été construit, c'est-à-dire la musique française des XVIIe et XVIIIe siècles.

Après nous avoir expliqué les différentes parties de l'orgue, l'organiste exécute un certain nombre de pièces assez courtes, en particulier le Magnificat des Vêpres. Madame FAMIN, elle aussi, nous régale de mesures harmonieuses, tirées de cet instrument ; pour conclure, les plus agiles affrontent l'échelle de meunier qui conduit à la tribune et admirent cet instrument ancien.

Ainsi se termine la visite aux églises fortifiées. Bien sûr, l'abbaye de Saint-Michel ne l'était pas ; mais puisque tant de styles architecturaux s'y retrouvent, on peut dire d'elle ce que Michelet écrivait de la Thiérache "l'histoire de France y est entassée".

Henriette MEYER